

Il reste ainsi durant un bon quart d'heure, pendant que sa femme repasse sa chemise et en profite par la même occasion pour passer un petit coup de fer sur la veste d'uniforme grise. Puis, il enfle le tout, embrasse fugacement Martha dans le cou et sort de l'appartement en coup de vent.

Dans le hangar S23, des dizaines de rouleaux de fil de fer barbelé et de poteaux en béton viennent d'être entassés par les jeunes gaillards des milices ouvrières<sup>36</sup>, encadrés par quelques membres de la Stasi. Quand il y arrive enfin à 17 heures et trois minutes précisément, Walter Klöss salue respectueusement le lieutenant Matthaufeln.

— Klöss, enfin ! J'avais dit 17 heures ! Vous allez rester ici surveiller les opérations en liaison avec Herr Ströllberg que voici, lance sèchement l'officier des gardes-frontière en désignant un homme sec dont la lèvre supérieure est rehaussée d'une fine moustache à la Clark Gable.

Engoncé dans sa veste mi longue en cuir, l'homme qui vient d'être désigné ne bronche pas et son regard

---

<sup>36</sup> Les "Kampfgruppen", mises en place par le pouvoir après les émeutes ouvrières de juin 1953. Ces événements avaient vu, les 16 et 17 juin de cette année-là, plus de 10 000 manifestants, des ouvriers du bâtiment pour la plupart, s'opposer à l'augmentation de 10 % du temps de travail. La révolte avait rapidement pris une tournure politique, assortie de revendications démocratiques, ce qui avait conduit à l'état d'urgence décrété par le commandement militaire soviétique. Définitivement réprimé le 19 juin, ce soulèvement a fait 21 morts, 187 blessés et 1 200 condamnés.

reste perché par-dessus ses interlocuteurs. Comme s'il regardait au loin s'accomplir un mystique destin.

— Quand tous ces jeunes gens auront fini de charger le matériel dans les camions, vous monterez dans celui qui se rend à Alexanderufer, à l'angle du pont d'Invalidenstrasse.

— Juste devant l'hôpital de La Charité ? demande Walter en bredouillant.

— C'est ça.

— Et ensuite, mon lieutenant ?

— Vous attendrez les ordres. Longtemps, sans doute, car ceux-ci vont probablement tomber dans la nuit.

— Que se passe-t-il, mon lieutenant ? Est-il possible de savoir, maintenant ?

— Plus tard, Klöss, plus tard. Je vous laisse. J'ai à faire en d'autres points de stockage du matériel.

Le lieutenant s'en va sans saluer son subalterne et en adressant seulement un signe de tête incompréhensible à l'officier de la Stasi. Impassible, figé comme une statue, celui-ci ne bronche pas, ne daignant même pas adresser un regard en réponse à l'imperceptible mouvement de tête qu'il n'a peut-être même pas vu, mais qui n'a pas échappé à Walter.

Ce dernier s'écarte un peu de l'homme en cuir noir et va dans un coin du hangar pour s'asseoir sur un tas de poteaux en béton et attendre. Puisque ce sont les ordres... Il sort une cigarette de la poche de sa veste d'uniforme et entreprend de l'allumer quand une voix le coupe sèchement.

— Rauchen verboten !<sup>37</sup>

Pour la première fois, la statue de pierre a parlé. Mais aussitôt, elle reprend sa posture immobile. Walter replace délicatement la cigarette dans son paquet et, n'ayant rien d'autre à faire, promène son regard dans tous les recoins du hangar, du plafond au sol en passant par les monceaux de métal et de béton qui continuent de s'entasser.

Une heure et demie plus tard, quand le hangar semble saturé au point de ne plus pouvoir stocker le moindre poteau de béton, plusieurs véhicules se font entendre dans la rue. Manifestement, ils viennent de s'arrêter devant le hangar.

— Tiens, il marche, se dit Walter toujours assis sur son tas de poteaux.

Le sbire de la Stasi vient de sortir pour accueillir les véhicules du convoi qui vient en effet de s'arrêter en file indienne devant la porte coulissante. Le manège du déménagement des rouleaux et poteaux reprend,

---

<sup>37</sup> Interdiction de fumer !

mais dans l'autre sens, cette fois. Tandis que l'homme de la police politique est toujours dehors, le jeune garde-frontière se risque à poser une question à un milicien qui semble encore plus jeune que lui, et qui vient de passer devant lui avec un rouleau de fil de fer.

— Que se passe-t-il ? Une nouvelle émeute ? demande Walter.

— Vous n'avez pas entendu Kroutchev à la radio il y a cinq jours ? rétorque le jeune ouvrier.

Walter Klöss, qui préfère de toute façon le Berliner Philharmoniker aux émissions de propagande de la radio russe, voire même parfois — mais il ne le clamera pas ici — les chaînes diffusées par l'Ouest à grand renfort d'antennes surpuissantes, répond simplement :

— Non, j'étais en congé cette semaine. Qu'est-ce qu'il a dit le patron du soviet suprême ?

— Qu'il fallait impérativement empêcher "l'échappée commode de Berlin-Ouest"...

— Et alors ? surenchérit Walter.

— Vous atterrissez de la lune, vous alors ! ironise le jeune milicien. Et je suppose que vous ne savez pas non plus que cette annonce a provoqué aujourd'hui

des milliers de franchissement de la frontière dans la ville ?<sup>38</sup>

— Euh, non, bafouille Walter qui a pourtant entendu quelques bruits inhabituels dans la rue ce matin. Je vous l’ai dit, j’étais en repos et je ne suis pas sorti aujourd’hui.

— Donc, on ferme ! conclut sèchement le gamin des Kampfgruppen, juste à temps, avant que l’officier de la Stasi ne refasse son apparition dans le hangar.

— On ferme..., murmure le garde-frontière qui vient seulement de comprendre quel rôle il devra jouer dans cet immense va-et-vient qui sera baptisé “Chinesische Mauer Betrieb”<sup>39</sup>. Après un moment d’incrédulité, tandis que policiers et miliciens autour de lui continuent de s’affairer dans un grand tumulte, il décide de ne pas rester là les bras ballants, et se dirige vers l’homme de la Stasi.

— Je pourrais peut-être aider ces hommes à charger le matériel dans les camions, suggère-t-il.

---

<sup>38</sup> Il y aura en effet quatre mille départs de Berlin-Est vers Berlin-Ouest dans la seule journée du 12 août (source Mémorial de Caen).

<sup>39</sup> Opération muraille de Chine, qui a été secrètement décidée par Walter Ulbricht, secrétaire général du SED président du Conseil d’État, et planifiée par Erich Honecker, alors secrétaire de la sécurité du comité central du SED. Elle commence le 12 août, vers 16 heures, quand Ulbricht signe les ordres de fermeture de la frontière qu’il transmet à Honecker. En prévision de l’opération, 40 kilomètres de barbelés et des milliers de poteaux sont stockés dans des casernes.

— Non, les ordres en ce qui vous concerne sont de rester là à attendre. La nuit, et les suivantes d'ailleurs, risquent d'être très longues. Nous avons besoin de vous pour rester vigilant et en alerte.

Walter Klöss retourne dans son coin de hangar prendre sa position sur son tas de poteaux. Et attend. Jusqu'à ce qu'un milicien, une heure plus tard, lui demande de se lever pour charger les derniers éléments qui doivent les rejoindre les camions. Recommence alors, tandis que le soleil d'août se couche, une longue attente.

Cette fois, plutôt que de s'asseoir sur le sol froid du hangar déserté, Walter a décidé de s'installer face aux camions, sur l'une des deux bites en béton qui encadrent le portail du bâtiment. Il se risque à nouveau à prendre une cigarette dans sa poche et à faire mine de l'allumer, tandis qu'il regarde du coin de l'œil l'officier de la Stasi qui a repris sa posture figée, debout dans la rue. Comme celui-ci ne bronche pas, le garde-frontière entreprend de l'allumer. Le léger vent frais qui souffle des berges de la Spree lui rend la tâche malaisée, mais il finit par y parvenir. Il aspire alors avidement la première bouffée qu'il attendait depuis si longtemps.

— On ferme. La nuit va être longue...

L'attente, surtout, est longue. Vers 20 heures, un camion vient s'ajouter à la file de ceux qui ont

chargé barbelés et poteaux. C'est l'heure de la soupe. Enfin, un sandwich et du café pour la vingtaine d'hommes qui attendent là en compagnie de Walter. Après avoir été servi par un milicien encore plus jeune que celui qui chargeait les poutres, le garde-frontière croque sans appétit dans la tranche de jambon enfermée entre deux morceaux de pain dur. Il pense à Martha qui, à l'heure qu'il est, doit avoir fini de manger les saucisses qu'elle avait achetées pour l'avant-dernier soir en famille avec son mari.

Et l'attente recommence, interminable.

Tandis que quatre policiers entament une partie de cartes, Walter reste sur son plot de béton, immobile. Comme l'officier de la Stasi, debout, qui affiche toujours ce regard perdu dans le lointain. Vers 22 h 30, un Vopo qui tient sa kalachnikov en bandoulière, canon vers le bas, descend d'une vieille Horch 830 décapotée, sortie on ne sait d'où – presque la même que celle de Rommel quand ce dernier fut mitraillé sur la route de Vimoutiers en Normandie le 17 juillet 1944. Comme s'il se prenait pour l'ancien feldmarschall, l'officier de la police populaire se dirige d'un pas martial vers son collègue de la Stasi.

— Ausgang nur mit Sondergenehmigung.<sup>40</sup>

---

<sup>40</sup> Personne ne pourra sortir, sauf ceux qui sont ont une autorisation spéciale.